

## L'oeil vulvaire ou l'histoire d'un regard indiscret

Réjean Beaudoin

Volume 21, numéro 2 (122), mars-avril 1979

Littérature et peinture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1979). L'oeil vulvaire ou l'histoire d'un regard indiscret. *Liberté*, 21(2), 12-16.

# *L'oeil vulvaire ou l'histoire d'un regard indiscret*

---

RÉJEAN BEAUDOIN

Il n'y a pas d'état supportable. L'intolérable est le caractère indélébile de la conscience. Le renversement continu de l'horreur en ennui et le retour inévitable du paroxysme au terme de l'indifférence exaspérée, cette oscillation perpétuelle de la vie entre le désir et l'impossible, voilà le mouvement dialectique de l'immuable infiniment ressassé dans le tamis du changement. La quadrature humaine crucifiant la rondeur de l'oeuf cosmique où l'image primordiale extasie mon oeil transfiguré.

Mais il faut avant tout me placer en un point de l'espace. Le corps, cette bouée d'ancrage, n'a pas du tout la commodité que l'on croit pour ce faire. Je suis assis à ma table. Il fait nuit et je n'ai pas allumé. Devant moi, un dessin de Lucie. Absorbé, je ne me tiens pas exactement en moi-même, mais je circule plutôt dans ces trous et ces masses en enfilades qui partagent en zones sombres et en taches claires une large bande de frange texturée. Consentirais-je à habiter ce labyrinthe que j'allumerais aussitôt pour saisir le gouffre en pleine lumière. Mais il me plaît de réserver pour l'instant cette obscurité où je devine que mes yeux recherchent la violente pâleur des signes. Il suffit de laisser une lueur, venue de la pièce voisine (une lampe tamisée derrière une porte entrouverte), se jouer des lacets de lignes denses ou alors plus déliées invitant mon regard que je refuse encore d'abandonner au jeu de la vision. Pudeur et prudence du voyeur de formes neuves. C'est que je retiens d'abord l'avidité de ce désir de voir en le tournant tout entier vers la nuit intérieure de ma plus grande cécité. Pour que se lève en moi la glorieuse apparition qui s'y tient dans l'éclairage complice de mon imagination. Je commence par rappeler de mémoire les contours oubliés de l'image. Oeil sanglant du soleil avalé par la bouche étale de l'horizon. J'approche maladroitement de ce lieu d'inquiétude qui embrouille toute chose au gré de ma vie somnifère, errance sans parcours d'où je mets tant de temps à reconnaître l'épuisement d'une frayeur ancienne. Succédant de la pupille, des trous happent mon regard qui, surpris, les traverse. La mare d'eau est une fenêtre de ciel clair percée dans le sol. Je vois l'espace se creuser et se fissurer en trouées lumineuses pendant que des masses excédentaires sombrent en montagnes de passion morte. Et je ne sais pas lequel de cet oeil ouvert ou de ce massif ténébreux commande à mon courage ou à mon effroi. Il me faut fermer les yeux et tenter de retrouver un point d'équilibre, c'est-à-dire d'immobilité, là où le pont des abîmes gagne sur le vide au milieu des vertiges. Je me retrouve instantanément, par cet effort, devant le sentiment foncier de l'impuissance et du dénuement. M'emploierais-je à décrire ici le lieu de ma très pauvre expérience de solitaire que je n'arriverais jamais qu'à ce simple constat :

au bout du désespoir froid, le monde consiste enfin dans l'intimité d'une image. Nuage ou astre égaré dans un ciel aspiré par la nuit. La difficulté pour l'esprit de faire accéder cette image à une présence concrète oblige l'aventure fictive de sa création formelle qui n'est que le résultat du mouvement d'une pensée lancée à la poursuite de son immobilité. Comment métaphoriser cette quête de façon à enrichir son aridité substantielle et son implacable cruauté ? Cela confine pour sûr à la magie dont le propre est de montrer le spectacle d'une image qui se nie dans sa propre apparence pour que naissent les formes de la réalité qui l'invente. Comment dire encore plus clairement l'énigme de ce Sphinx qui crève pourtant les yeux de tout Oedipe-voyeur ?

Effacer maintenant tous les voiles, supprimer l'officieuse fonction des paupières. Je rouvre à cet instant les yeux sur le dessin venu rejoindre dans l'ombre le puits hanté de mon regard. J'allume. Je regarde sans frisson le paysage de ma quiétude rétablie par l'inversion complice d'un oeil antérieur. Un ciel strié de lumières entassées sur mes songes, plus vrais que l'horizon. Des étages de mensonge sur la couche blanche du néant. Au fond du grand orifice, propre et dur comme un oeuf, je jette un oeil inquietant qui n'est plus même regardé : il titube et succombe à l'ivresse de se dissoudre en circonvolutions fantasques et libres jusqu'au noir. Je flotte exquisement sur le flou de la frange, m'accrochant faiblement à la surface de l'improbable question qui s'y trame. Je pense à l'opacité semblable de tout objet regardé. Bien sûr le sens immédiat des objets usuels n'est qu'un subterfuge ourdi par la pellicule fragile de nos habitudes : un cendrier, une lampe, une porte ne consentent à s'abstraire qu'en vertu du préjugé utilitaire qui soustrait leur usage quotidien à l'inquiétude de nos sens. Si le caractère mouvant du monde sensible nous a forcé à fixer la nature des choses sous l'espèce concentrée des mots qui les nomment, par contre, pour le regard pur et fidèle à ma mission, il n'existe pas d'assurance logique qui garantisse la tâche recommencée de voir. Mais sans l'intervention inespérée de l'image, aucun objet regardé ne saurait être vu. Or qu'est-ce que l'image ? Clef essentielle de toute activité du regard,

l'image est la forme imaginée, le support intérieur, l'oeuf initial qui informe les données éparses de l'organe visuel. La vision ne peut procéder du travail sensitif de l'oeil qu'en vertu du modèle mental que j'appelle l'image. Mais celle-ci n'est pas assurément une émanation « naturelle » de l'organe. Laissons là toutefois l'innéité des formes *a priori* de l'entendement et sans même m'autoriser des théories critiques de la perception et de la connaissance, je sais que le balayage de l'espace visé en moi par le rayon oculaire demeure opaque et insignifiant sitôt que l'inédit d'un objet visible échappe au stock imaginaire de mon répertoire polysémique. Ces petits morceaux de vide indéniables dans le tissu de la laine, du chanvre ou du coton, réunis par la main innombrable du métier, forment les mailles invisibles de l'esquisse du demiurge.

Pour dessiner, certes, il a fallu voir : un oeil, par-delà mes éclipses, aura précédé le mien. Mais pour regarder cet oeil, il ne s'agit plus de voir, mais de savoir. Où donc trouver l'Image seule capable de dénouer en vision la crise originelle du regard ? Je m'absente de la réclusion de mon espace ordinaire dans l'observation attentive du dessin posé là, devant moi, mais ce faisant, j'aspire à retrouver le chemin d'un autre regard, antérieur, par où réintégrer la promesse d'une improbable naissance. Je recueille alors dans ce retour, dans cette histoire de mon regard qui est comme une odyssee de la voyance, je rencontre la répétition semblable de la même interminable action de regarder. Transparence aquatique ou mouvance vaporeuse, je ne sais pas ce que mon oeil a atteint à travers la profondeur qu'il traversa pour ne rien rapporter toujours qu'une essence décolorée. *Que vois-je ?* aurait pu s'écrier Montaigne, au lieu du *Que sais-je ?* qui nous a tant fait courir. Pas de cogito sans étendue avant que Descartes n'invente la géométrie plane d'un regard logicien. Depuis, les images n'ont cessé de voguer au vent tumultueux d'une aile, emportée sur la nacelle du temps, coquille ovulaire porteuse de trois entités diversement lumineuses, allant de la dure blancheur de la plus petite jusqu'à la poreuse opalescence de la plus grande, trinité d'une déité sans envol et prisonnière d'un oiseau totémique, transfuge de l'éternité.

Posons l'espace. Qu'y chercher ? Qu'y voir ? Qu'y connaître ? Que ferais-je s'il m'était donné de savoir ? Que fais-je même en voyant ? De quelle nature est cette chose à quoi veut me dérober mon aveuglement ? Que cache et que révèle cette obturation ? cette rupture ? ce sang ? Pourquoi cet oeuf enseveli de sexe ? Toutes choses qui se terrent dans la même impuissance à être regardées, toutes choses qui gisent au lieu non dit de mon être. Pourquoi ? Pour échapper aux yeux discursifs de mon savoir ? Il m'importait de méditer cette image, car dès lors que je la vois, je sais que je n'ai jamais cessé d'habiter l'espace ponctuel de son absence et de sa quête inachevable. Si le temps est un concept insaisissable (qui connaît seulement le présent ? qui n'a voulu êtreindre l'éternité ?), il en résulte que l'homme y abstrait sans fin sa vie jusqu'à l'espace inhumain d'une raison géométrique. La tentation de la ligne droite, cette berceuse d'illusions traîtresses comme l'angle d'ouverture des portes, n'est tolérable qu'à la condition de sa modulation lyrique dans l'azur texturé où l'invisible se meut en vibrations ondulatoires qui énoncent la loi de la vision. Qui dira si l'image s'insinue à la source ou n'apparaît qu'à la fin de cette aveugle migration du regard ? Les lames enflammées dont il voudrait briser la fatale dérive ne progressent qu'en colonnes de voiles et de volutes qui répètent, sur un mode incantatoire, l'écho d'un destin.

Comme le temps continuellement se vide de tout ce que je puis saisir de fluidité à l'instant, ainsi sous mes pieds se désagrège sans retour le sol inconvenable du présent. Le sort de l'intelligence est de mourir les yeux crevés par le savoir aboli d'une nuit définitive.